



**MILENA
AGUS**

Quando le
requin dort

LIANA LEVI  *piccolo*



Sardes depuis le Paléolithique supérieur, les Sevilla-Mendoza ignorent la normalité. Un père entiché de voyages lointains, une mère perdue devant la vie, une tante plongée dans des amours sans lendemain, un frère sourd à tout sauf à son piano. Celle qui décrit l'étrange et attachante ambiance familiale, avec une impassible candeur, est une adolescente engluée dans une liaison inavouable... Une liaison qu'elle cache à sa famille, où pourtant on parle d'amour et de sexe sans inhibitions. On y parle aussi de Dieu, dont on n'arrive pas à décider s'il existe ou pas. Plutôt qu'à Lui, autant s'en remettre à la superstition pour affronter les dangers de l'existence. Celle-ci se déroule comme si on était dans la gueule d'un requin. Un requin qui vous enserme entre ses dents et vous empêche de vivre. On essaie d'en sortir quand il dort...

MILENA AGUS enthousiasme le public français en 2007 avec *Mal de pierres*. Le succès se propage en Italie et lui confère la notoriété dans la trentaine de pays où elle est aujourd'hui traduite. Au fil des textes, elle poursuit sa route d'écrivain, singulière et libre. De ses romans elle dit: « C'est ainsi que je vois la vie, misérable et merveilleuse... » Elle vit à Cagliari, en Sardaigne, où elle est née.

« Tout l'univers de Milena Agus est là. » *Télérama*
« L'amour, la mort, l'ardeur, le malheur y dansent un quadrille plus fiévreux encore que dans ses autres textes. » *Le Figaro littéraire*
« Entre deux claquements de dents du destin, mieux vaut savoir saisir sa chance. »
La Vie

Milena Agus

Quand le requin dort

*Traduit de l'italien
par Françoise Brun*

LIANA LEVI  *piccolo*

aux docteurs
Clara Corda et Walter Ciccone

– Et maintenant?... demanda Pinocchio se faisant grave.

– Maintenant, mon enfant, nous sommes bel et bien perdus.

– Pourquoi perdus? Donnez-moi la main, mon petit papa, et prenez garde de ne pas glisser!...

– Où me conduis-tu?

– Nous devons faire une nouvelle tentative pour nous enfuir. Venez avec moi et n'ayez pas peur.

Carlo Collodi, *Les Aventures de Pinocchio*, trad. Jean-Paul Morel, Casterman, 2002

La famille Sevilla-Mendoza

En réalité, nous ne sommes pas la famille Sevilla-Mendoza. Nous sommes sardes, j'en suis sûre, depuis le Paléolithique supérieur.

C'est mon père qui nous appelle comme ça, ce sont les deux noms de famille les plus courants là-bas. Il a beaucoup voyagé, et l'Amérique c'est son mythe, mais pas celle du Nord, riche et prospère, celle du Sud, pauvre et déshéritée. Quand il était jeune, il disait qu'il y retournerait, seul ou avec la femme qu'il épouserait, qui partagerait son idéal et l'aventure de vouloir sauver le monde.

Il n'a jamais demandé à maman de partir là-bas avec lui. Partout où il fallait aider, il y est allé. Mais jamais avec elle, elle a bien trop peur des dangers et elle est toujours à bout de forces.

Chez nous, chacun court après quelque chose : maman la beauté, papa l'Amérique du Sud, mon frère la perfection, ma tante un fiancé.

Et moi j'écris des histoires, parce que quand le monde ne me plaît pas, je me transporte dans le mien et je suis bien.

Dans ce monde-ci, il y a plein de choses qui ne me plaisent pas. Je dirais même que je le trouve moche, et je préfère décidément le mien.

Dans mon monde, il y a lui, aussi, qui a déjà une femme.

Je ne dois absolument pas oublier ce qu'il a dit.

« Jure que tu ne voudras jamais avoir une liaison sentimentale avec moi. »

Et moi : « Je le jure.

– Notre relation sera uniquement animale, et pas végétale.

– Une relation animale.

– Deux chiens qui remuent la queue quand ils se voient et qui se reniflent le cul.

– Tu me trouves belle ? je lui demande.

– La plus belle qu'il y ait dans cette pièce.

– Mais il n'y a que moi.

– Et alors ?

– S'il te plaît, dis-moi si tu me trouves belle.

– Ton cul est le meilleur du monde. »

Mais mon idée de l'amour ça ne peut pas être seulement le cul.

« Mon visage, tu aimes mon visage ?

– Avec un cul pareil, je me fiche de ton visage. Et puis, s'il y a quelque chose qui me casse les couilles, c'est les compliments sur commande. »

Alors j'arrête, parce que je ne veux pas faire comme maman.

Grand-mère racontait que maman a toujours été un peu casse-pieds. Quand elle était petite, avant d'aller se coucher, elle disait au revoir à ses parents en les embrassant et en leur souhaitant une Bonne Nuit. Eux, ils étaient peut-être fatigués et ils répondaient d'un ton distrait : « Bonne nuit. »

« Dites-moi un vrai Bonne Nuit ! suppliait la petite.

– Bonne nuit », disaient-ils, un peu agacés.

« Pas comme ça, pas comme ça ! Celui-là, il est encore plus vilain que le premier ! »

Au désespoir, elle pleurait jusqu'à ce que mes grands-parents épuisés lui filent une bonne raclée. Alors seulement, de but en blanc, elle s'endormait.

Elle se lève à l'aube et va là-haut sur la terrasse avec un seau d'eau de Javel et un balai, pour nettoyer les « petits cacas » des pigeons. Mais même avec les pigeons elle est gentille. Elle les invite à ne pas venir en construisant de chaque côté une barrière de plantes épineuses rouges et blanches, exactement dans le ton des dalles du sol. Ou bien, sur les fils, elle accroche des enveloppes, qui les effraient par leur bruissement. Et toutes les autres fleurs aussi sont rouges et blanches : les jasmins, les roses, les tulipes, les freesias, les dahlias.

Quand elle étend le linge aussi, les couleurs, ça compte. Mais à mon avis ce n'est pas pour l'esthétique. Par exemple, pour notre petit linge à nous, les enfants, elle n'utilise que des pinces vertes : l'espérance. Pour ses draps, à papa et elle, les rouges : la passion. J'ai remarqué qu'elle évite toujours les jaunes, le désespoir, et elle les fait disparaître quand il y en a dans les paquets tout prêts.

Maman n'a pas seulement peur des pinces à linge jaunes, elle a peur de tout. C'est rare qu'elle regarde un film jusqu'à la fin et ne s'enfuit pas du cinéma terrorisée à la première scène un peu dure, ou simplement réaliste.

Elle a peur des étoiles aussi, parce qu'elle s'y connaît en astrologie, et elle examine avec angoisse leur

parcours, leur position. Il est rare qu'il n'y ait pas dans le ciel quelque motif d'inquiétude.

Elle dit toujours qu'elle ne se pardonnera jamais de ne pas avoir fait naître mon frère quelques heures plus tard : dans son ciel, il y aurait eu un très bon aspect entre Vénus et la Lune, toutes les deux en exaltation, ça l'aurait rendu heureux en amour. Et elle se sent coupable pour moi aussi parce que dans mon cas il aurait suffi d'une heure plus tôt.

« J'aurais dû insister, dit-elle toujours, j'avais des contractions et je ne voulais pas déranger. Ils étaient sûrs que je n'étais pas prête mais c'était faux. J'ai accouché de ma fille sans contractions, à un moment où la Lune était carrée à toutes les planètes ! Ma pauvre fille ! »

Mon père dit qu'elle est un lapin, qui fait des petites crottes toutes rondes. Souvent il s'approche d'elle et lui chuchote à l'oreille le bruit qu'elle fait en mangeant des carottes.

« Cronch cronch cronch cronch cronch cronch cronch cronch », et maman rit tant qu'elle peut et le regarde toujours ravie, parce qu'il est l'inverse d'elle. Ce que les autres pensent, il s'en fiche complètement. Et il ne s'excuse jamais de rien. Et jamais il ne se sent inférieur à quelqu'un, même s'il n'a pas fini la fac. Au contraire, quand quelqu'un étale ses titres universitaires, il dit que la culture ce n'est pas ça, c'est autre chose, et qu'ils sont simplement de grands ignorants.

« Ta mère, m'a confié un jour papa, est une épouse qu'on doit faire rire. Il faudrait donner la posologie à tous ceux qui l'approchent. Le mode d'emploi. Si un jour j'avais des problèmes, si j'étais triste et que je n'arrive plus à la faire rire, alors j'aimerais mieux être dans le pire endroit du monde à faire les poubelles. »

Aussi nous ne confions jamais rien à maman, et nous faisons tampon entre le monde et elle.

Tandis que moi, j'ai un estomac d'acier. Comme mon grand-père maternel, qui a fait la guerre dans la Marine, trois naufrages, deux ans prisonnier des Allemands et même des SS les derniers mois, à marcher jour et nuit dans le froid pendant leur évacuation, où tous ceux qui n'y arrivaient plus étaient tués. Il s'est bagarré avec des chiens pour des épluchures de pommes de terre dans les ordures, pendant que le SS qu'ils appelaient le Balafre regardait en rigolant. Il a marché sans jamais s'arrêter, si bien qu'ils ne l'ont pas tué et il s'en est sorti.

Il est revenu, et il a repris sa vie. La seule chose, c'est qu'il était nerveux. On laissait tomber une fourchette et il sautait en l'air.

Les horreurs de la guerre, il a arrêté très vite de les raconter à ma mère, parce que la petite faisait des cauchemars la nuit, elle rêvait qu'elle était avec grand-mère dans une grande file de gens attendant d'être internés pendant qu'on torturait grand-père.

Jeune fille, en réaction à la méchanceté d'Hitler, elle devint communiste. Mais ensuite elle lut des choses sur les crimes de Staline et de Mao, et que la vie était moche en Russie et en Chine aussi. Elle se rabattit sur l'Église, mais là encore il y avait ou il y avait eu dans le passé des gens méchants: les inquisiteurs, par exemple, ou les bigotes sans cœur. Il ne restait plus que la démocratie. Parfaite. Mais papa dit toujours que les démocraties occidentales, avec leur dictature économique, assassinent le tiers-monde.

Lui, il est déjà marié, mais ces coups de fil-là ont un effet magique.

« C'est moi, comment ça va ? »

Je ne me souviens plus comment je vais. Je me mets à lui frayer un chemin jusqu'à moi parmi la foule, je monte des plans super-compliqués pour qu'il vienne chez nous pendant que mes parents sont absents. Maman surtout, quand elle n'est pas au travail elle est toujours là. Je la convaincs d'aller se promener pour ses peintures et je l'envoie de plus en plus loin avec son cheval: à la colline de San Michele, qui domine la ville, mais où maman a le cafard à cause de la façon dont y est morte cette pauvre Violante Carroz en 1511, ou bien au phare de Calamosca, avec cet horizon infini. Puis on s'accorde sur une heure et je reviens la chercher avec ma Vespa rouge, parce que maman n'est pas capable de retrouver son chemin ou de prendre un bus.

L'attente est une vraie cérémonie: ampoule de dix watts dans ma chambre, silence total. Je l'attends couchée sur le lit comme si nous devions sortir. Manteau, sac à main, chaussures à talons et mains croisées sur la poitrine. Une morte prête à renaître. Une petite moche prête à devenir une beauté.

Puisqu'il ne peut pas aller se promener avec moi à cause de sa femme, nous sortons en imagination. Les vêtements sont magiques, parce qu'ils n'ont pas de rapport avec les vraies saisons mais avec ce que tu as dans la tête ce jour-là.

La sonnette, le code. Il entre, il me lance un regard qui semble vouloir dire « tu es jolie », il suit les deux couloirs qui mènent à ma chambre, il prend la fille couchée sur le lit et l'emmène dans un autre monde.

Souvent mon frère est triste. Quand on est sûrs que maman n'entend pas, il me parle de son école, qui est un endroit très dur. Par exemple, les forts mangent toujours au moins deux goûters, les faibles même pas un, sinon ils « prennent des coups ». Le goûter que ma mère prépare pour mon frère a un grand succès chez les forts. Comme sa caleçon et ses affaires scolaires. Il faut toujours tout racheter. Il dit que, s'il n'y avait que lui, l'école il n'y retournerait plus, surtout maintenant qu'une fille qu'il aimait bien s'est mise avec un des forts. Il jouerait du piano, un point c'est tout.

Maman aussi me parlait du bureau avec la même tristesse. On l'avait mise de force aux archives.

Avec la clé noire, elle ouvrait la porte de la première pièce. Là, il y avait un petit coffre-fort qui contenait d'autres rangées de clés de couleur différente, qui ouvraient les armoires. Mais il y en avait une, de couleur comme les autres, qui avait une petite marque, et celle-là donnait accès à la seconde pièce. Là encore, il y avait un petit coffre-fort avec des clés pour accéder aux documents plus confidentiels. Chaque document était aussi accessible par ordinateur, mais ça c'était un autre collègue. Maman était juste chargée d'ouvrir les armoires, d'apporter les documents aux collègues qui les demandaient et de veiller à ce que tout revienne bien à sa place. Mais elle était lente, et elle voyait que ses collègues soupiraient, souvent elle se prenait les pieds dans les chaises ou bien elle tombait de l'échelle, quand l'étagère était en haut, et les documents s'éparpillaient sur le sol. Elle se sentait coupable et, avec une docilité de plus en plus exaspérante, ne demandait jamais ses vacances en août ou une petite augmentation de salaire.

En plus, elle cachait tout ça à mon père et faisait passer ses vacances en novembre pour une originalité, un désir personnel.

Le matin, elle arrivait dans la cuisine avec un air sombre et ne souriait que quand mon père l'accueillait avec bonne humeur : « Oh ! La fraîcheur ! La beauté ! » Et il poussait des soupirs comme s'il avait un orgasme. Il la taquinait, parce qu'il savait à quel point un Bonne nuit ou un Bonjour dit sur un ton qui n'était pas le bon pouvait la jeter dans le désespoir.

Ensuite ils se préparaient, mon frère et elle, à partir au supplice. Ils faisaient un bout de chemin ensemble, et souvent, moi qui partais dans la direction opposée, je me retournais pour les regarder : lui avec sur les épaules un énorme cartable, parce que les forts, eux, venaient au lycée sans apporter de livres, et elle qui était comme le portemanteau de ses vêtements, tellement elle aurait voulu à ce moment-là ne pas exister comme personne.

Et puis, un jour, mon père a dit : « Qu'est-ce qu'on en a à foutre de ces trois sous qu'ils lui donnent, hein ? Madame Sevilla-Mendoza est pauvre, mais elle peint ! Et une artiste n'a pas à perdre son temps enfermée dans un bureau. »

Je dois dire que nous n'avons remarqué aucun changement économique, après. De toute façon, maman vend plein de tableaux dans les expositions, ils sont très appréciés, et papa envoie l'argent des ventes au tiers-monde parce que nous, tout compte fait, on n'en a pas l'usage.

Souvent elle passe des heures devant la fenêtre, le pinceau à la main. Elle dit que nous sommes toujours occupés ailleurs et du coup nous ratons le ciel, et le vol des oiseaux migrateurs quand ils reviennent, ou

quand ils partent. Chez nous, ça donne sur les toits et sur les petites terrasses du quartier de la Marina, carrées, comme la nôtre, avec des fleurs et des braseros pour griller les poissons le dimanche, et des réservoirs bleus, parce que l'eau manque, et plein de gens toujours en train de faire quelque chose : imperméabiliser le sol, ajouter des vérandas ou des pièces supplémentaires, réparer les encadrements, hisser de nouvelles antennes pour la télévision. Quand grand-mère vient nous voir, elle regarde dehors, observe tout attentivement et dit :

« Vous avez vu comme ils ont bien arrangé, là-bas ? » et maman est contrariée parce que grand-mère n'a jamais un compliment pour chez nous, même quand elle vient au moment où le soleil se couche, après plusieurs belles journées, quand de l'autre côté de la Marina la mer dans le port de Cagliari est d'un violet d'aquarelle et le ciel immobile est silencieux et le bateau qui part semble illuminé comme pour un bal.

Maman les bateaux qui partent ça la rend triste, et même s'il n'y a personne dessus qui lui dise Adieu, pour elle la séparation est douloureuse. Elle soupire : « C'est la vie, il y a toujours quelqu'un qui s'en va. »

Mon père lui suggère de ne plus les regarder, les bateaux qui partent, qu'est-ce qu'on en a à foutre des couchers de soleil violets et des lumières de bal, que maman se mette plutôt à la fenêtre pour les arrivées. Et c'est vrai qu'elle a toujours envie de sourire, derrière les vitres, quand le matin les ferries entrent dans le port, qui ressemble à un lac les jours calmes et limpides, fermé qu'il est à l'horizon par les montagnes bleues de Capoterra, de l'autre côté du golfe.

Grand-mère dit que mon frère a pris le pire de maman et de papa : le mal-être de l'une et les absences de l'autre. Papa pourrait faire de grandes choses pour lui, mais il n'est jamais là. Il pourrait lui parler en tête à tête de Dieu, au lieu de le faire en général quand on est tous là, ou de comment se raser sans se couper, ou accrocher les filles. Alors que dans le monde de mon frère il n'y a que Mozart, Bach, Beethoven, qui sont très grands, mais très loin aussi, il faut la partition.

Pour accrocher les filles il vaudrait peut-être mieux des chansons, comme celles que papa joue partout à la guitare, avec toutes les femmes autour de lui à baver et chanter en chœur. Quand mon frère est à la maison, il reste dans sa chambre à jouer du piano et maman fait le va-et-vient avec des oranges pressées et des goûters sains qui ont la bonne proportion d'hydrates de carbone, de protéines et de vitamines. Lui, il l'envoie promener : « La barbe, à la fin ! »

Grand-mère dit que maman s'est mariée avec un type bizarre toujours par monts et par vaux à faire du bénévolat et à sauver les enfants des autres au moment où naissent les siens. Il ne s'en souciait guère, de cette jeune fille enceinte et terrorisée qui demandait aux docteurs si l'accouchement c'était plus douloureux, ou moins, que les tortures de la Gestapo, ou du KGB, ou de la CIA. Les docteurs répondaient : « Tout dépend de quelle torture, madame, tout dépend. Mais dites-vous que depuis que le monde est monde, les femmes accouchent. Ça veut dire que c'est possible. »

Une bizarrerie en entraîne une autre. Forcément. Et ce que ma grand-mère ne supporte pas non plus de mon frère, c'est que sur lui les vêtements pendouillent, comme sur maman. Tous les deux sont beaux, mais ça

ne se voit pas, parce qu'ils sont gauches et empêtrés et ils marchent tellement courbés qu'on ne s'aperçoit même pas qu'ils sont grands.

Mon grand-père était un type fort. À seize ans, l'âge de mon frère maintenant, il devait partir sur le Continent, pour faire l'académie militaire. Il s'en allait auprès de ses camarades. La veille de son départ, certains se sont cachés pour l'attendre et l'ont roué de coups. À plusieurs contre un. Il est parti quand même, et son aventure ce fut la guerre, qui l'a trouvé prêt, et même très en avance.

Ce que nous avons en commun maman et moi, c'est que nous mettons du miel sur tout, alors que ma tante est carrée, et quand quelqu'un a envoyé promener quelqu'un d'autre elle dit qu'il lui a « botté le cul ». Maman et moi nous n'aimons pas les manières de ma tante. Nous aimons voir le monde derrière une couche de miel et papa dit qu'on finira par se faire un diabète du cerveau. Moi, je crois que si maman et ma tante sont tellement différentes, c'est à cause de ce qui s'est passé au début. Quand grand-mère était enceinte de maman, grand-père et elle habitaient avec un autre couple pour faire des économies de loyer. L'autre dame n'arrivait pas à avoir des enfants et elle avait pris grand-mère en grippe. Elle versait de l'eau bouillante sur ses fleurs, elle faisait disparaître les assiettes de son service, qui avait de moins en moins de pièces. L'histoire dura des années, jusqu'à ce que maman aille à l'école primaire, et on ne pouvait pas en parler à grand-père, parce qu'un jour grand-mère avait fait juste une allusion, et lui, il était allé trouver le mari de la voisine et il avait failli le tuer. Il n'y avait donc

plus qu'à se taire et racheter des assiettes, ou replanter des fleurs, quand c'était possible. La dernière chose qui disparut ce fut *Les Mille et Une Nuits*, que grand-mère remettait dans un endroit secret chaque fois qu'elle en avait lu un passage à la petite. Un jour, il n'y était plus.

Alors qu'à la naissance de ma tante la voisine s'était enfin retrouvée enceinte, et les fleurs ne se fanèrent plus, les assiettes ne disparurent plus ni les recueils de contes. Et puis grand-père était moins nerveux, le camp de concentration plus éloigné dans le temps, et ma tante pouvait faire tomber toutes les fourchettes qu'elle voulait de la table sans que ce soit la fin du monde.

Le nouveau fiancé de ma tante vient d'Amérique du Sud. On a été stupéfaits parce que c'est maman qui le lui a présenté.

C'est un docteur dont ma grand-mère avait entendu parler et qu'elle a obligé maman à consulter, parce qu'à son avis si elle marchait courbée c'était à cause d'un problème à la colonne vertébrale. Le docteur avait d'abord demandé à maman si elle avait eu des maladies, puis il lui avait posé des questions sur sa vie.

Elle m'a raconté qu'elle avait passé une heure qui ne ressemblait à aucune autre heure de son existence et qu'elle s'était sentie enivrée que quelqu'un s'intéresse vraiment à elle, même contre de l'argent.

Ma tante nous a dit que le docteur Salevsky avait beaucoup voyagé et qu'il était même allé au Cap Horn sur un bateau, comme médecin du bord. Alors tout de suite nous avons regardé dans les livres, et nous savons que là-bas l'aube est rouge et les phoques ont un regard très doux et il n'y a pas longtemps encore les chasseurs les tuaient à coups de bâton pour prendre leur peau.

Nous savons que le fiancé de ma tante sait monter à cheval, fait de l'alpinisme, explore les grottes, pratique la course à moto et la plongée en profondeur, et nous pouvons imaginer ma tante avec ses beaux cheveux bouclés dans le vent de la pampa, ou accueillie à Buenos Aires par tous les membres de notre nouvelle famille, chaleureux comme seuls savent l'être les Sud-Américains.

Maintenant ma tante danse le tango, et quand elle vient nous voir elle nous montre les pas et nous oblige tous à lui servir de cavalier et papa dit qu'elle n'a pas de personnalité, que si son fiancé joue au tennis elle joue au tennis, s'il aime le cinéma elle ne parle plus que de cinéma. Comment elle fera maintenant, avec ce fiancé qui sait pratiquement tout faire ?

C'est la sœur cadette de maman et c'est vraiment une très jolie femme, de celles sur lesquelles tous les hommes, mais les petits garçons et les femmes aussi, se retournent dans la rue. Le plus beau compliment qu'on puisse me faire c'est qu'on se ressemble, même un peu. En fait, je suis enveloppée, tandis qu'elle, elle est plantureuse. Elle a une poitrine débordante, qu'elle montre été comme hiver parce qu'elle est toujours débraillée et ses décolletés s'ouvrent, elle a de longues jambes, une taille très fine, elle fait un mètre soixante-quinze et ses cheveux noirs font un nuage tout doux dans lequel petite je jouais des heures sans qu'elle dise rien. Voilà, si un sculpteur nous avait faites, j'aurais l'air pas finie et elle parfaitement achevée. Et si nous étions les personnages du *Vilain Petit Canard*, évidemment je serais le canard et ma tante un de ces cygnes doux et beaux qui volent bien au-dessus de la basse-cour, mais le matériau est le même et j'en suis fière.

Ma tante nous a toujours laissés lui faire n'importe quoi, mon frère et moi, elle nous donnait toujours ce qu'on voulait, mais pour moi, elle a un faible. Toute petite, elle m'emmenait quand elle allait voir ses fiancés et me présentait avec orgueil.

Je lui disais : « Pourquoy tu te maries pas toi aussi et t'aurais des enfants ? »

Et elle : « Si Dieu le veut ! »

Et moi : « Mais il le veut, Dieu ! »

Ma tante a beau être irrésistible, elle n'a jamais eu ni mari ni enfants. Je me dis quelquefois qu'elle est née pour être la maman de tout le monde et l'épouse de tous, et c'est pour ça qu'elle n'a pas de vraies choses à elle. Rien ne vaut ses beignets, ou ses pizzas, ou les devoirs qu'elle te rédige en quatre coups de cuiller à pot quand toi tu t'arraches les cheveux, ou la façon dont elle t'explique toutes les questions d'histoire auxquelles tu n'as jamais rien compris. Ma tante dit que ses fiancés, avec elle, ils couchent, ils rient, ils discutent de choses importantes mais après ils s'en vont. Et je me demande ce qui manque à l'amour, si on couche, on rit et on parle. Papa dit que si elle n'a pas de mari et pas d'enfants c'est parce que, contrairement à ce que je croyais quand j'étais petite, Dieu ne le veut pas ! Et Dieu agit avec une logique écrasante.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e
Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

Titre original : *Mentre dorme il pescecane*

© 2005 nottetime srl

© 2010, Éditions Liana Levi pour la traduction française

Couverture : D. Hoch

Photo : © Ute Klaphake/Trevillion Images

Cette édition électronique du livre *Quand le requin dort* de Milena Agus
a été réalisée en février 2021 par Atlant'Communication.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage

(ISBN : 979-10-349-0385-6)

ISBN ePDF : 979-10-349-0387-0